

Les Missions
catholiques : bulletin
hebdomadaire de
l'Oeuvre de la
propagation de la foi /
directeur-gérant
Stanislas [...]

Oeuvre pontificale missionnaire de la Propagation de la foi. Les Missions catholiques : bulletin hebdomadaire de l'Oeuvre de la propagation de la foi / directeur-gérant Stanislas Laverrière. 1920.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



KIANG-SI MÉRIDIONAL. — UNE ÉCOLE DE CATÉCHUMÈNES;
reproduction d'une photographie.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Administration et Rédaction, à Lyon, rue de la Charité, 14

Abonnement: 12 fr. pour la France; 15 fr. pour l'Union postale

Sommaire du Numéro du 20 Février

TEXTE. — L'OASIS DE OUARGLA. Lettre de Mgr Gustave Nouet. — RECONNAISSANCE. Lettre du R. P. Justin Mazelaygue. — DÉPARTS DE MISSIONNAIRES. — INFORMATIONS DIVERSES. — AU LIBAN: LETTRE DE M. CLEMENONAU A S. B. MGR HOYER. LE RETOUR DE S. B. MGR HOYER, par le R. P. Chanteur. — CORÉE. RETOUR A KEIRYANG D'UN MISSIONNAIRE MOBILISÉ, par le R. P. Joseph Cadars (*suite*). — FLEURS ET EPINES DU KIANG-SI, par le R. P. Watthé (*suite*). — NÉCROLOGIE. — BIBLIOGRAPHIE. — AUMONES.

GRAVURES. — KIANG-SI MÉRIDIONAL. Une école de catéchumènes. — CORÉE. Trois orphelines. — Rendez-vous des ramasseurs d'herbe sèche à Keiryang.

№ 2646. — 20 FÉVRIER 1920.

SAHARA

L'Oasis de Ouargla

Nommé récemment Préfet apostolique de Ghardaïa, Mgr Nouet visite le territoire soumis à sa juridiction, d'immenses étendues de pierres ou de dunes de sable, avec de loin en loin des oasis. La population totale de la Préfecture compte environ 300.000 habitants.

LETTRE DE MGR GUSTAVE NOUET, DES PÈRES BLANCS,
PRÉFET APOSTOLIQUE DE GHARDAÏA.

Je suis arrivé à Ouargla ayant fait environ deux cents kilomètres sur la bosse d'un bon chameau, à travers le désert le plus aride qui se puisse voir. C'est une immense étendue de pierres ou de dunes de sable.

Nous étions six : mon guide, deux soldats indigènes de compagnies sahariennes, véritables enfants du Sahara, bronzés comme de vieux tromblons, durs à la fatigue comme des chameaux coureurs, trouvant

leur chemin en pleine nuit au moyen des étoiles comme les marins sur la mer. Les deux autres sont : un marabout, fier de sa généalogie qui remonte au prophète, fondateur de l'Islam, me soutient-il, et un chef de Zaouia, sorte de collège ou couvent musulman.

Nous parlons religion : je leur dis pourquoi il faut croire en Notre-Seigneur, et ils écoutent avec respect. Ils me demandent ce que je pense de Mahomet et du Coran, et ce que je réponds n'est pas tendre pour leurs oreilles musulmanes. Mais pas un ne se révolte, ils me poussent même à parler en toute liberté, et je me demande si le doute ne jaillit pas dans leurs âmes. Quand tombe la conversation parce que le soleil est brûlant, je pense à ceux qui m'ont précédé au Sahara, aux missionnaires qui y ont été massacrés et je me dis : est-ce donc que l'Islam évolue puisque je puis parler ainsi sans risquer ma vie, sans même provoquer une parole de colère ?

Vers 11 heures de la nuit, nous nous arrêtons, ils me préparent une place au milieu d'eux dans le sable chaud et je m'endors dans la plus parfaite tranquillité. J'ai bien un revolver, mais il est au fond d'un sac, enveloppé dans un mouchoir, les cartouches sont ailleurs. Mes amis me garderont mieux que la poudre.

* * *

Ouargla est une oasis qui a plus de deux millions de palmiers. Elle s'étend dans une vaste plaine salée. Autour d'elle, tout flamboie : à cause de la nature du sol et de l'ardeur du soleil, les mirages les plus magnifiques y sont chose ordinaire.

Vers 10 heures du matin, je me trouve chez les Pères et c'est chez eux comme dans toute la ville, presque le silence de la nuit. Il fait si chaud que les indigènes ne sortent guère. La vie reprend vers 3 heures. De cinq ou six minarets, les muezzins appellent à la prière. Les gens secouent la torpeur qui les engourdit : on va à la mosquée, le marché se remplit, et c'est le signal aussi pour beaucoup de venir à la maison.

Les malades arrivent en grand nombre, on les soigne, on les guérit, on cueille parmi les tout petits de belles petites fleurs noires pour le ciel. D'autres viennent pour causer de choses et d'autres, et même, sans hésitation aucune, de religion. Est-on vraiment musulman en ce pays-ci ? De grands jeunes gens sont là qui demandent qu'on leur fasse le catéchisme, d'autres disent : Sans la guerre, je serais baptisé. L'un d'eux qui sait le français et le lit, a appris par cœur le catéchisme de Pie X en entier. Est-on vraiment musulman ? Pourtant oui.

* * *

De la porte de la maison, l'œil plonge dans l'intérieur d'une mosquée ; elle est pleine, et l'on y voit

des rangs serrés se prosterner le front à terre, et sur les burnous blancs court le murmure : « Dieu seul est grand : gloire à toi, ô Dieu, qui as créé les mondes ».

Plus loin, ce sont d'autres mosquées encore, cinq ou six pour les quatre mille sédentaires auxquels viennent se joindre à certains jours, des milliers de nomades campés sous la tente autour de la ville. Elles disent la ferveur de la foule. Mais les jeunes gens qui sont chez nous, n'y vont point, et sont prêts à venir se mettre à genoux dans notre modeste chapelle. Je parle d'eux au Père Supérieur qui me dit : Je voudrais bien les voir se marier, mais il leur faudrait des jeunes filles presque chrétiennes comme eux, et alors l'œuvre irait toute seule.

* * *

Je vais me promener en ville guidé par les missionnaires. Dans les rues étroites et tortueuses, véritable dédale, on ne se reconnaît qu'avec une longue habitude. Les maisons sont en terre mêlée de sel, misérables, presque sans lumière, souvent au quart écroulées, toutes construites à la manière musulmane qui ne permet pas de voir à l'intérieur alors que la porte est grande ouverte. Des sentences du Coran ornent l'extérieur, mêlées à des dessins.

A part moi, je pense qu'ici, comme ailleurs, nous n'allons entrer nulle part, que si par hasard un homme nous invite chez lui, il nous fera attendre cinq bonnes minutes à la porte pour donner aux femmes le temps de se cacher. Mais non : les usages musulmans semblent mis de côté. Nous nous annonçons et de l'intérieur on nous invite à venir de suite.

Mon Dieu, si ceux de Ghardaïa voyaient ces choses, ils frémissaient de colère, et trouveraient que ces Ouarglis ne valent même pas des Français infidèles. Pensez : quand un homme est dans la maison, il vient à nous, nous baise les mains, quelquefois la tête et l'épaule. Puis les femmes au lieu de se sauver sont toutes autour de nous. Le moulin à main ne grince plus, le fuseau cesse de tourner, le métier sur lequel on tisse les burnous est abandonné. Elles sont toutes là qui tendent la main, sans l'envelopper, comme au Mzab, dans un mouchoir de laine. Elles ne se couvrent pas le visage, pas même les cheveux qui, chez elles, ruissellent d'huile rance. Je me demande encore si tout ce monde est musulman : mais les amulettes qui les couvrent, certaines exclamations coraniques disent qu'à l'extérieur du moins on l'est fortement.

Le Père Supérieur me présente. Je comprends à peine la langue dont il se sert, toute différente de l'arabe. Pourquoi donc tous les yeux de ces femmes

se tournent-ils vers moi, pourquoi les petites filles trépigment-elles, pourquoi ces gestes suppliants, que signifient ces paroles que l'on m'adresse et qui me semblent une prière ? J'en demande la traduction. Le Père me dit que toutes demandent les Sœurs. Quand vas-tu donc les ramener ? c'est le refrain.

**

Les Sœurs sont parties au commencement de la guerre. Chaque année, quand le temps se faisait plus frais, on les réclamait. On répondait toujours : Quand la guerre sera finie.

Maintenant la guerre est finie. Toutes ces femmes et jeunes filles le savent bien puisque leurs enfants et leurs frères qui étaient partis jusque de cette oasis lointaine, sont enfin revenus gardant, au fond de leur mémoire et presque de leurs yeux, l'image de la France qu'ils ont admirée et aimée après l'avoir défendue.

Je réponds évasivement, un peu gêné, car ma pensée s'égarait sur un livre que je connais bien où il y a deux colonnes, recettes et dépenses, les unes plus fortes que les autres.

Nous passons dans d'autres maisons, mais c'est partout la même scène qui recommence, les mêmes supplications, les mêmes gestes. Je m'aperçois que moi aussi je n'ai plus qu'un geste. La main au fond de ma poche, je presse mon porte-monnaie. Ma pensée a produit un geste machinal mais qui la traduit. Je compte et je trouve que je n'ai presque rien.

**

Certes, je voudrais bien ramener les Sœurs ici, elles y feraient tant de bien ! Elles seules peuvent atteindre d'une manière efficace les femmes et les jeunes filles. Elles seules nous donneraient des épouses pour ces jeunes gens qui se font instruire, et aideraient ainsi à la fondation de vraies familles chrétiennes. Elles seules pourraient empêcher les vieilles d'ameuter tout un quartier contre les nouveaux convertis. Elles convertiraient les unes et aideraient les autres à rester raisonnables. Est-ce peu de chose cela ? Si elles ne viennent pas, nous mettrons trente ans là où il en faudra dix avec elles.

Je voudrais bien les ramener (elles y ont passé dix-huit mois seulement), et pourtant je suis un peu épouvanté des sacrifices que je leur imposerai en le faisant ; le climat est si dur ! Mais je sais bien qu'elles accepteront de grand cœur quand même.

Qu'est-ce donc qui me fait hésiter ? Hélas j'ai toujours la main dans ma poche, voulez-vous me permettre de la retirer et par votre intermédiaire de la rendre à ceux qui ont le cœur bon et veulent le bien des âmes ?

Missionnaire au Sahara depuis 1904, je n'ai jamais rien demandé encore. Si je le fais aujourd'hui c'est que la nécessité me presse. Le secours qu'on me donnera me permettra de faire connaître Notre-Seigneur à des âmes bien disposées pour le recevoir.

RECONNAISSANCE

LETTRE DU R. P. JUSTIN MAZELAYGUE, DOMINICAIN,
MISSIONNAIRE A CAO-BANG (TONKIN).

Par notre vénéré Préfet apostolique, je viens de recevoir un précieux secours de nos amis à l'âme toujours compatissante, les lecteurs des *Missions catholiques*. Sans doute eux-mêmes n'aimeraient pas voir leur *Bulletin* encombré par nos lettres de remerciement. Ils ont l'intention de faire du bien, ils attendent la récompense et le merci du bon Dieu, et ne nous demandent, je le sais, que nos humbles prières. Mais une fois n'est pas coutume, et peut-être, me laisseriez-vous leur dire tout haut le bien que leur charité fait aux missionnaires.

Grâce à Dieu, la vie matérielle ne leur donne pas de trop grandes préoccupations. Avec leurs maigres honoraires de messes, ils s'efforcent de vivre sans faire de dettes et sans redouter de manquer ordinairement du riz quotidien.

**

Non, la grande préoccupation ne vient pas de là, mais de l'impuissance où ils sont, faute de ressources, d'accomplir l'œuvre du bon Dieu. Pouvez-vous en France vous imaginer ceci : un missionnaire qui est seul dans un territoire plus vaste qu'un département français, avec deux prêtres indigènes et sans aucune ressource fixe pour ses œuvres.

Et quelquefois ce missionnaire pense à son diocèse d'origine, Périgueux : si son évêque se voyait réduit à n'avoir plus que deux prêtres !... Plus souvent sa pensée se porte sur un autre diocèse qui lui est très cher : si le vénérable Mgr Rumeau, qui lui a donné les Ordres Mineurs quelques jours avant que Combes ne l'expulsât de France, voyait subitement les bienfaiteurs si généreux de son diocèse d'Angers lui retirer toute assistance !...

Et dans la solitude cette vision de son impuissance devient une obsession plus aiguë. Par où commencer ? Que faire ? Le diable règne partout en maître.

Une famille veut-elle se convertir ? il faut l'aider à sortir de son milieu. Est-ce, par bonheur, tout un village ? alors il faut trouver un catéchiste, y amener